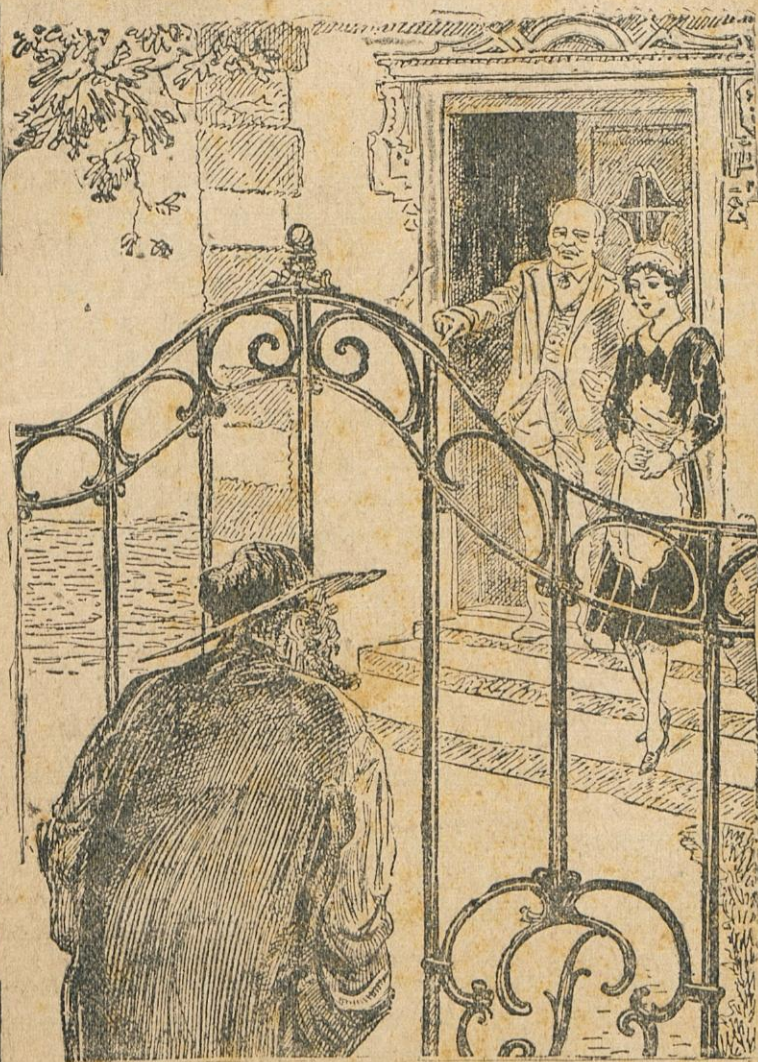




Quelques minutes plus tard, Yvonne parut...

(Page 2456.)

C. I.

LIVRAISON 313.

MANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Entrez !... Entrez ! s'exclama le pseudo-capitaine de corvette sur un ton joyeux.

La porte s'ouvrit et Lord Waddington apparut.

Epouvantée, sur le point de défaillir de terreur, Yvonne se leva, les yeux dilatés, pâle comme une morte.

Après être restée un instant immobile, comme pétrifiée, elle se tourna vers son compagnon et fixa sur lui un regard à la fois interrogateur et suppliant.

Mais ce dernier avait tout à coup changé d'attitude. Son regard était devenu tellement dur et tellement sévère que la petite servante comprit tout de suite qu'elle s'était laissée sottement prendre dans un piège habilement tendu.

Ses lèvres s'agitèrent faiblement, comme si elle avait voulu dire quelque chose, mais aucun son ne sortit de sa gorge contractée. Enfin, elle laissa échapper un grand soupir et retomba inanimée dans le fauteuil.



Quand Yvonne reprit ses sens, elle s'aperçut de ce qu'elle se trouvait étendue sur un canapé.

Que signifiait cela ?

Après avoir promené autour d'elle un regard égaré, elle se rendit compte de ce qu'elle était toujours dans la loge, sur la banquette du fond, qui avait la forme d'une sorte de divan.

Le brillant officier de marine était assis auprès d'elle et fumait tranquillement une cigarette.

La jeune fille se redressa péniblement et demanda d'une voix faible :

— Que m'est-il donc arrivé, capitaine ?... Je ne me rappelle plus...

— Calmez-vous, Mademoiselle Yvonne... Vous vous êtes effrayée à la suite d'un petit incident que je n'ai pu éviter...

— Comment ?

La jeune servante écarquillait les yeux, fixant son compagnon avec une expression terrorisée.

— Ne vous étonnez pas de ce que je vous appelle par votre nom, lui dit alors froidement le détective. Dans quelques instants, les agents vont venir vous chercher pour vous conduire en prison...

— Vous êtes fou !... Vous voulez plaisanter ?

— Il est possible que je sois fou, riposta Dickens sans sourciller. Mais, ce qui est certain, c'est que je ne suis pas du tout disposé à plaisanter en ce moment... Je sais que vous êtes la femme de chambre de Lady Waddington et que vous avez volé le bijou que vous portez épinglé à votre robe, ainsi qu'un collier de perles... Je sais aussi qu'une personne innocente se trouve actuellement en prison à cause de vous et que je vais vous envoyer prendre sa place dès ce soir...

— Ah ! ciel !... Je suis perdue ! gémit la soubrette, éclatant soudain en sanglots.

Juste à cet instant, Lord Waddington, qui s'était absenté un moment, rentra dans la loge. Voyant que la voleuse avait repris connaissance, il s'avança vers elle et, désignant la broche de platine, il s'exclama avec un air indigné :

— Pourquoi avez-vous aussi bassement abusé de notre confiance et de la bonté que nous vous avons toujours témoignée, Yvonne ?

Toute en larmes, la servante infidèle joignit les mains en un geste suppliant et s'écria :

— Ayez pitié de moi, Milord!... Je vous jure que je suis innocente!... Je n'ai rien fait de mal!... Je...

— Assez ! interrompit le gentilhomme. En vous

obstinant à mentir, vous vous rendez encore plus méprisable ! Je vous conseille de tout avouer avec la plus grande franchise si vous souhaitez être traitée avec quelque indulgence...

Yvonne comprit qu'il serait pire qu'inutile de vouloir persister à nier l'évidence, mais elle chercha encore une dernière échappatoire, dans l'espoir de se sauver.

Prenant entre les siennes la main du détective elle implora sur un ton pathétique :

— Je vous supplie de ne pas me dénoncer à la police, Monsieur !... Lord et Lady Waddington n'ont subi aucun préjudice, puisque je ne me suis pas défaite de la broche... Quant au collier de perles, ce n'est pas non plus pour le vendre que je l'ai pris, mais uniquement pour me venger de l'attitude méprisante de Clara Esterhazy vis-à-vis de moi... Pardonnez-moi, je vous en supplie !

— Cela est impossible, répondit le policier. Je suis obligé de vous faire arrêter, ne serait-ce que pour démontrer l'innocence de Madame Esterhazy... Du reste je ne trouve pas du tout que vous soyez digne de pitié ou de sympathie !

— Non !... Non!... Je vous en prie !... Ne me faites pas arrêter !... Je regrette profondément de m'être laissée entraîner à commettre ces mauvaises actions et je vous promets que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour réparer le mal que j'ai fait ! gémit la misérable créature sur un ton déchirant.

— Il est trop tard pour cela... Je vous répète que je suis obligé de vous faire arrêter afin de pouvoir prouver l'innocence de Madame Esterhazy...

A ces mots, la jeune servante se jeta sur le sol et se mit à se tortiller dans les spasmes d'une effrayante crise de nerfs, hurlant et gémissant comme une damnée.

Quelques instants plus tard, deux agents de police apparurent. Sans se préoccuper le moins du monde des

cris et des larmes de la voleuse, ils s'emparèrent d'elle et la déposèrent dans une voiture attendant devant une porte de service et qui partit aussitôt vers le Commissariat Central de Bow Street.

CHAPITRE CCCLVII

A JAVA.

Tandis que l'infâme Dubois, après avoir été éconduit par James Wells, se demandait comment il pourrait retrouver Amy Nabot à qui il espérait encore pouvoir extorquer quelques milliers de francs, une autre de ses victimes, que nous avons un peu oubliée, avait émigré vers une tout autre partie du monde.

Le personnage auquel nous venons de faire allusion n'était autre que le malheureux Claus de Groot, que nous avons laissé en Hollande où l'espion l'avait quitté en toute hâte après avoir réussi à se faire remettre en falsifiant un chèque, soixante mille marks par la mère de la fiancée du jeune homme.

Le pauvre Claus avait éprouvé un tel sentiment de honte à la suite de cette lamentable aventure qu'il n'avait plus voulu rester à Amsterdam et s'était décidé à accepter la seule chose que son père consentit encore à faire pour lui : de l'envoyer dans ses plantations de Java afin qu'il puisse se réhabiliter par son travail.

La traversée, qui avait duré plus d'un mois et qui avait été coupée de plusieurs escales, allait prendre fin.

Le jour commençait à baisser quand le vapeur « Wilhelmina » entra dans la vaste rade de Padang.

Une pluie torrentielle s'abattait sur le pont et sur les eaux calmes de la baie, à peine ondulées par de faibles petites vagues.

Déjà, l'on apercevait confusément, à travers le rideau de pluie, le port vers lequel le navire se dirigeait à petite allure. Il était nécessaire de naviguer avec précaution afin d'éviter les bancs de sable assez nombreux dans ces parages.

De temps à autre, la sirène faisait entendre un mugissement lugubre et prolongé. A chaque instant, on croisait des bateaux de tout tonnage, à voile ou à vapeur, qui venaient de sortir du port et se dirigeaient vers la mer.

Ça et là, des lumières commençaient à s'allumer sur la côte et la ville qui s'étendait au fond du golfe scintillait déjà de mille feux.

Enfin, le « *Wilhelmina* » pénétra dans le port et accosta le long du quai, devant le hangar de la compagnie à laquelle il appartenait. Dès que la passerelle eut été installée, des douaniers et quelques hommes en civil montèrent à bord.

Il pleuvait toujours à torrents.

Claus De Groot se tenait à l'abri dans un coin de la partie couverte du pont, regardant autour de lui avec un air assez mélancolique.

— Cette arrivée n'est pas bien encourageante ! se disait-il tristement.

Tandis qu'il était absorbé dans ses peu réjouissantes méditations, le capitaine, accompagné d'un monsieur qui venait de monter à bord, s'approcha de lui et l'interpella en ces termes :

— Eh bien, Monsieur De Groot... Nous voici arrivés !

Puis, se tournant à demi vers l'autre personnage, il reprit :

— Permettez que je vous présente, Messieurs... Monsieur Claus De Groot et Monsieur Van Aglerberg, directeur de plantations...

Les deux hommes s'inclinèrent et se serrèrent la main.

— Avez-vous fait bon voyage, Monsieur De Groot ? s'enquit le directeur.

— Oui, merci, répondit Claus.

Ce disant, il fixa un regard pénétrant sur le visage de Monsieur van Aglerberg, comme s'il avait cherché à deviner ce qu'il pouvait attendre de cet homme.

La physionomie du directeur de plantations était animée d'une expression de grande énergie, mais il y avait aussi de la bonté dans son regard et Claus eut de lui une impression plutôt favorable.

— Monsieur van Aglerberg est venu spécialement pour vous rencontrer, Monsieur Groot, fit le capitaine.

— Cela est infiniment aimable de votre part, Monsieur van Aglerberg, dit Claus. Vous êtes vraiment trop bon de vous être dérangé pour moi, surtout par un temps pareil !

— Oh, mais cela est tout naturel !... D'ailleurs, cette pluie ne me paraît pas trop désagréable après les chaleurs que nous avons eues dernièrement...

Puis, s'adressant au capitaine, il lui dit en lui tendant la main :

— Au revoir, capitaine... Puisque le « Wilhelmina » reste dans le port jusqu'à demain, nous pourrons nous revoir ce soir au « Konigin Bar »... Monsieur De Groot y sera aussi, bien entendu... N'est-ce pas, Monsieur ?... Il faut bien que nous fêtions un peu votre arrivée à Java !

— Je viendrai avec grand plaisir, répondit le jeune homme, mais il faudrait que je sache où se trouve le « Konigin Bar »...

— Vous n'aurez pas besoin de le chercher, car je vous y accompagnerai... Maintenant, je vais vous conduire à votre bungalow... Quant à vos bagages, le Malais que j'ai engagé pour vous servir de domestique se chargera de les transporter...

Claus De Groot se dit à part soi :

— Cela s'annonce moins mal que je ne l'aurais cru. Puisque l'on a pris la peine d'engager un domestique pour moi, je puis espérer ne pas être trop malheureux...

— Je vous remercie infiniment, Monsieur van Aglerberg ! s'exclama-t-il.

Puis il prit congé du capitaine.

— A ce soir, capitaine ! lui dit-il en lui tendant la main. Je garderai toujours un excellent souvenir du « Wilhelmina » et je vous suis très reconnaissant de toutes les aimables attentions que vous avez eues pour moi... J'ai fait une bien agréable traversée en votre compagnie...

Enfin, il quitta le navire avec le directeur de plantations.

Les deux hommes prirent place dans une voiture qui s'était avancée jusqu'auprès de la passerelle. Attelé de deux chevaux fringants, le véhicule traversa rapidement le quai et s'engagea dans les rues spacieuses et admirablement propres de la ville. Les larges trottoirs étaient bordés de palmiers sous lesquels les passants pouvaient circuler à l'abri, malgré la pluie qui continuait de faire rage. Les magasins, les maisons, les cafés, tout resplendissait de lumière électrique.

— Comment trouvez-vous notre ville ? demanda Monsieur van Aglerberg.

— Elle me semble fort belle, répondit le jeune homme, et je suppose qu'elle doit paraître plus belle encore en plein jour, sous un beau soleil...

— Non, répondit le directeur de plantations. Sous

le soleil, la ville paraît presque morte, car il fait tellement chaud que les habitants ne sortent qu'en cas de nécessité absolue... Ce n'est guère que quand il pleut que l'on peut respirer à l'aise et que les gens vont se promener !

Après avoir traversé le centre de la ville, la voiture parvint à un quartier moins animé et moins éclairé où des centaines de bungalows s'élevaient au milieu de grands jardins.

Enfin, le véhicule s'arrêta devant l'un de ces élégants pavillons.

— Nous sommes arrivés, annonça Monsieur van Aglerberg.

Un Malais accourut et ouvrit la portière de la voiture.

— J'espère que vous pourrez vous contenter de cette maison, Monsieur De Groot, reprit le colonial. Elle n'est malheureusement pas bien luxueuse...

— Je n'ai aucun besoin de luxe, répondit Claus.

Les deux hommes pénétrèrent dans la maison qui n'avait qu'un seul étage. Les quelques pièces qu'elle contenait n'étaient que très sommairement meublées, mais, en somme, il y avait tout ce qui était nécessaire à la vie quotidienne.

Après avoir fait visiter au jeune homme sa nouvelle demeure, van Aglerberg lui demanda :

— Eh bien, Monsieur Groot ?... Croyez-vous que vous pourrez vous habituer à vivre ici ?

Claus sourit avec un air de bonne humeur.

— Il faudra bien que je m'y habitue, Monsieur le directeur ! répondit-il. Puisque je suis venu ici pour gagner ma vie par mon travail, je ne pouvais pas m'attendre à jouir d'un bien grand confort avant même de m'être mis à l'œuvre... Mon père m'a bien dit que je ne serai pas autre chose qu'un simple employé...

— Non, Monsieur De Groot... Vous ne serez pas un simple employé... Je saurai bien faire en sorte que votre existence ici soit assez supportable...

— Je vois que vous êtes plein de bonnes intentions à mon égard, Monsieur van Aglerberg, mais je crains que mon père ne permettra pas que je sois favorisé en aucune façon... Ne savez-vous donc pas qu'il est très fâché avec moi ?

— Si, je le sais... Monsieur votre père m'a longuement écrit à ce sujet... Je lui ai répondu que je ferai de mon mieux pour utiliser vos capacités et je suis résolu à tenir parole... Mais je ne pense pas que ce soit en qualité de simple employé que vous pourriez vous rendre le plus utile... Je vous procurerai une situation qui vous permettra de faire beaucoup mieux que ce que Monsieur votre père attend de vous... Et maintenant, je vais vous laisser seul afin que vous puissiez faire un peu de toilette... D'ici une heure, je reviendrai vous chercher...

Dès que Monsieur van Aglerberg se fut retiré, Claus visita encore une fois sa nouvelle habitation.

— Evidemment, ce n'est pas un palais ! murmura-t-il avec une souriante philosophie. Mais je me trouve quand même beaucoup mieux logé que je ne l'aurais cru et le directeur me paraît un excellent homme... Allons ! Je crois que ça n'ira pas trop mal !

Puis il défit une partie de ses bagages que l'on venait d'apporter et il changea de vêtements.

Dès que l'heure se fut écoulée, Monsieur van Aglerberg reparut.

— Etes-vous prêt ? demanda-t-il.

— A votre disposition, répondit le jeune homme.

— Alors, en route pour le « Konigin Bar »...

Vu du dehors, le « Koningin Bar » ne faisait pas grande impression. C'était un simple bâtiment de bois, de forme allongée, avec un seul étage autour duquel ré-

gnait une sorte de véranda. Par contre, l'intérieur était tout resplendissant de lumière et d'un faux luxe assez tapageur. L'établissement était rempli de monde et la bruyante musique parvenait à peine à dominer la rumeur des conversations.

Dès que Claus et le directeur de plantations furent entrés ils aperçurent le capitaine du « Wilhelmina » qui était attablé dans un coin avec deux messieurs et qui leur faisait signe.

Les deux nouveaux venus s'approchèrent et Van Aglerberg présenta Claus aux deux hommes qui étaient avec le capitaine. L'un de ceux-ci était un médecin, le docteur Bernhagen, et l'autre un fonctionnaire du gouvernement colonial qui s'appelait Fabian Salkar.

Le docteur était un homme long et maigre, à la physionomie sérieuse et sympathique. Salkar, par contre, était d'assez petite taille, avec un visage complètement rasé et encadré de cheveux grisonnants. Ses yeux sombres étaient animés d'une vivacité remarquable et paraissaient lancer des éclairs.

Une conversation générale s'engagea, mais elle fut bientôt interrompue par l'arrivée d'un sixième personnage qui venait d'entrer dans le bar et qui s'avança vers la table où les cinq autres étaient assis.

Claus regarda cet homme et le trouva fort antipathique. Sa physionomie lui inspirait une instinctive répulsion et il semblait aussi que les messieurs avec qui il se trouvait éprouvassent un sentiment analogue, car ils ne répondirent que froidement aux salutations que l'autre leur adressa.

Néanmoins, Monsieur van Aglerberg crut devoir lui présenter Claus.

Le nouveau venu s'appelait Koalwink et exerçait la profession de planteur.

Son teint était très basané et tout brûlé de soleil

et ses longs cheveux noirs lui retombaient en désordre sur le front. Son nez était d'une épaisseur anormale et sa bouche était perpétuellement contractée par une expression d'affreuse brutalité.

On voyait tout de suite que cet individu ne pouvait être qu'un méchant homme.

Comme personne ne l'invitait à s'asseoir, il s'en fut prendre place à une autre table toute proche.

Monsieur van Aglerberg se pencha vers Claus Groot et lui dit à voix basse :

— Koalwink est un des plus riches planteurs de Java et, pour cette raison, nous sommes bien obligés de supporter sa présence qui ne nous est pourtant pas agréable du tout... Comme vous pouvez en juger par son aspect, c'est un métis... Son père était Européen et sa mère Malaise... Ici, on l'appelle généralement « l'Oriental »... Il est détesté de tout le monde, surtout de son propre personnel qu'il traite avec une impitoyable dureté...

— On ne devrait pas lui permettre cela, remarqua Claus.

Monsieur van Aglerberg haussa les épaules.

— Il serait impossible de l'en empêcher, répondit-il.

Puis on parla d'autre chose.

Monsieur van Aglerberg remplit les verres et l'on but à la santé du nouvel hôte de la colonie.

Tandis que la conversation se poursuivait, Claus s'aperçut tout à coup de ce que Koalwink était en train de le regarder avec une curiosité malveillante.

Il en fit part à Monsieur van Aglerberg qui lui répondit en souriant :

— Il est sans doute vexé de ce que nous ne l'avons pas invité à s'asseoir à notre table... Il savait que vous deviez arriver aujourd'hui et je suppose qu'il doit être venu ici ce soir précisément dans l'espoir de faire con-

naissance avec vous, car je vois qu'il s'est mis en frais de toilette !... D'habitude, il est loin d'être aussi élégant ! Il a revêtu son plus beau costume et voyez comme ses doigts sont chargés de bagues !... Il a voulu, de toute évidence, faire étalage de ses richesses !

— Mais pourquoi souhaiterait-il donc faire connaissance avec moi ? demanda Claus.

— Tout simplement parce que vous êtes le fils d'un multimillionnaire, Monsieur Groot !... Vous devez bien comprendre que le nom que vous portez est célèbre dans ce pays où Monsieur votre père possède de si vastes propriétés...

— Et comment aurait-il su que je serais ici ce soir ?

— Probablement par le domestique malais que j'ai engagé pour vous...

— Je n'ai guère envie de lier connaissance avec cet homme...

— Je crains que vous ne puissiez l'éviter, Monsieur De Groot... Il trouvera sûrement le moyen d'entrer en rapports avec vous tôt ou tard...

Monsieur Van Aglerberg ne s'était pas trompé en disant cela.

Quelques jours plus tard, dans la soirée, Claus Groot se trouvait de nouveau au « Konigin Bar » en compagnie du directeur de plantations et du docteur Bernhagen quand « l'Oriental » surgit tout à coup et vint prendre place à leur table sans attendre qu'on l'invitât.

Les trois hommes étaient fort mécontents de ce sans-gêne, mais comme Koalwink était un personnage assez influent dans la colonie, il n'y avait rien à faire.

Après avoir échangé quelques phrases banales avec le docteur, le métis se tourna vers Claus et lui demanda :

— Eh bien, Monsieur Claus ?... Comment vous arrangez-vous avec ces maudits chiens de Malais ?

— Je ne vois pas pourquoi vous vous exprimez ainsi

en parlant des Malais, répondit froidement le jeune homme.

Est-ce que cela vous offense, Monsieur De Groot ?

— Non, mais je trouve bien extraordinaire que vous parliez en termes aussi méprisants des gens de votre propre race...

Koalwink ne répliqua point, mais il était facile de voir que la pointe l'avait blessé au vif. Bernhagen et van Aglerberg échangèrent un regard significatif, comprenant que le métis n'oublierait pas facilement cette allusion à ses origines.

Soudain, « l'Oriental » se retourna et, appelant l'un des garçons du bar, il ordonna sur un ton autoritaire :

— Va chercher la belle Koma !... Je veux qu'elle danse pour moi, as-tu compris, vilain singe noir ?

L'indigène ne protesta nullement contre ce langage et il s'empressa de s'éloigner.

Quelques instants plus tard, il revint accompagné d'une jeune et jolie Malaise.

Koalwink l'accueillit avec des clameurs d'enthousiasme.

— Voilà la plus gentille danseuse de Java ! s'écria-t-il. Viens ici, jolie petite bête !

La danseuse le regardait avec un air timide et terrifié.

— Approche ! insista le métis d'une voix rauque. As-tu donc peur de moi ?

La malheureuse s'avança de quelques pas. Koalwink la saisit brutalement et la fit asseoir de force sur ses genoux, puis, après l'avoir embrassée à plusieurs reprises, il la repoussa et lui dit :

— Maintenant, tu vas danser !

Et, se tournant vers l'orchestre, il s'écria :

— Musique !

Aussitôt, l'orchestre se mit à jouer un air indigène

dont le rythme ne manquait pas de charme, quoi qu'il fut un peu monotone.

La danseuse demeura un instant immobile, puis elle leva ses bras au-dessus de sa tête et se mit à danser avec des mouvements très étudiés et d'une grâce infinie.

Sous la robe bariolée qui l'enserrait comme une gaine, on distinguait parfaitement les contours irréprochables de son corps mince et élancé.

Koma était encore très jeune, presque une enfant.

C'était vraiment un joli spectacle que de la voir danser. Elle ne se déplaçait pour ainsi dire pas, mais son corps ondulait doucement comme une tige de bambou agitée par la brise.

Au bout d'une dizaine de minutes, la musique s'arrêta et la jeune fille, qui paraissait un peu fatiguée, cessa de danser.

— Continuez ! cria Koalwink en s'adressant aux musiciens.

Ceux-ci obéirent et Koma reprit sa danse.

— Plus vite ! ordonna « l'Oriental ».

Docile, la pauvre enfant suivait la musique dont le rythme s'accélérait graduellement.

Mais bientôt, elle donna des signes évidents d'une fatigue invincible. Elle paraissait à bout de forces.

— Veux-tu danser plus vite, petite guenon ! rugit le métis.

Et, s'élançant tout à coup vers la danseuse, il leva la cravache qu'il tenait à la main, puis, saisissant la malheureuse par un bras, il se mit à la secouer si brutalement qu'elle tomba sur le tapis en gémissant de douleur.

— Lève-toi et danse ! hurla le misérable en s'apprêtant à frapper.

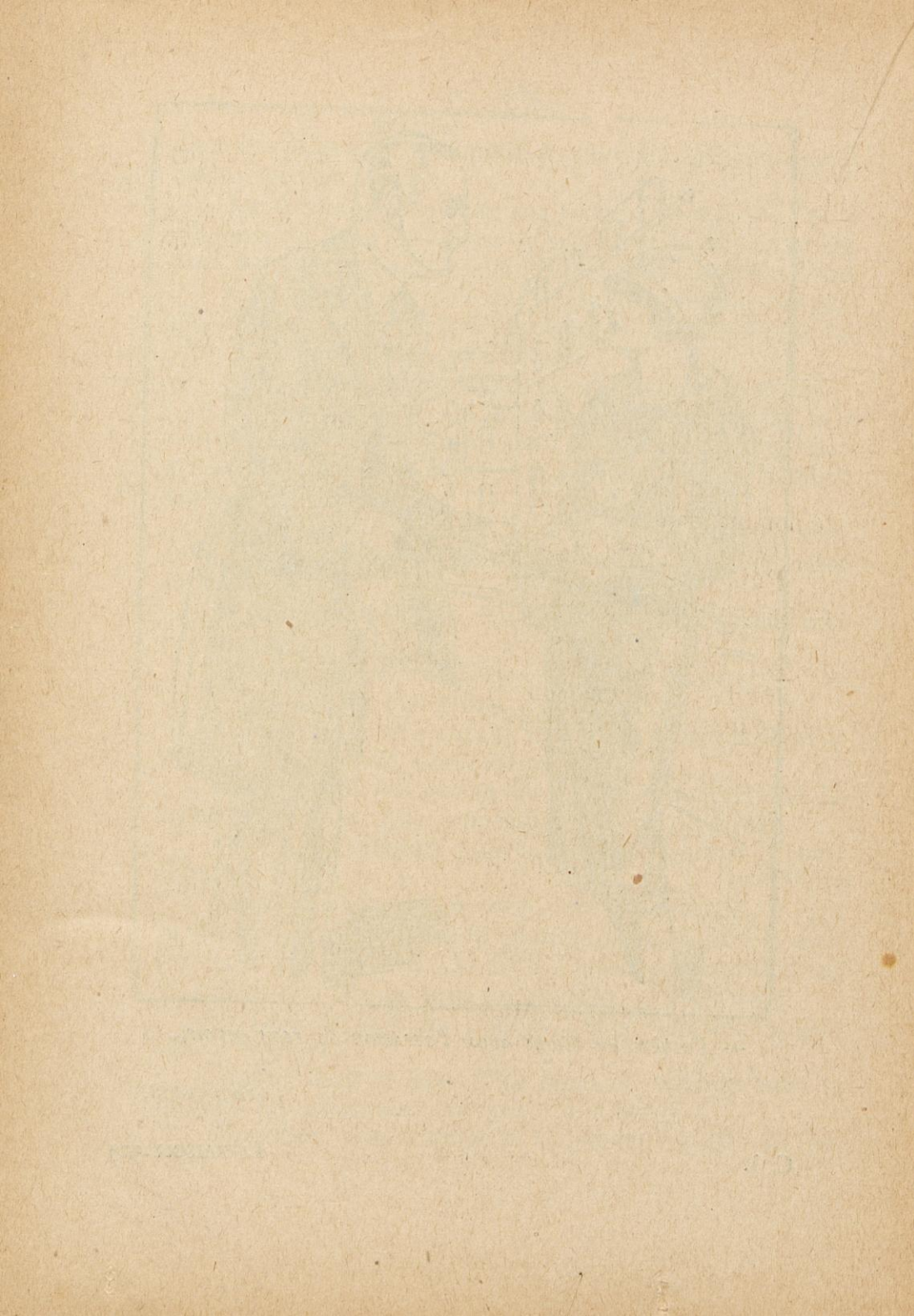
Alors, Claus se leva d'un bond et, courant vers le métis il lui arracha sa cravache de la main.

Stupéfait, Koalwink se retourna, regarda un ins-



— J'espère au moins avoir l'occasion de vous revoir...

(Page 2468.)



tant le jeune homme avec un air de fureur indescriptible, puis il fit mine de se jeter sur lui.

Mais il n'eut pas le temps de l'atteindre car Claus, sans la moindre hésitation, lui porta un violent coup de cravache en pleine figure.

Koalwink laissa échapper un hideux blasphème et, portant ses deux mains à son visage ensanglanté, il se laissa tomber sur une chaise.

Les deux compagnons de Claus accoururent vers lui, paraissant fort émus et très ennuyés de ce qui venait d'arriver.

— Je regrette infiniment, Messieurs, leur dit le jeune homme, et je vous prie de m'excuser, mais je ne pouvais faire autrement que de cravacher cette brute !

Puis jetant la cravache aux pieds de Koalwink, il se dirigea vers la porte.

— Attendez un instant, Monsieur Groot, lui dit le docteur Bernhagen. Je vous accompagne...

Ce disant, le médecin appela un garçon et paya les consommations. Puis il sortit du bar avec Claus.

— Vous rentrez chez vous ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit le jeune homme. J'en ai assez pour ce soir !

— Je comprends cela !... Il est évident que Koalwink n'a eu que ce qu'il méritait et j'admire beaucoup votre courage... Mais je crains qu'il ne pourra jamais digérer cet affront et la chose va peut-être avoir des conséquences assez désagréables pour vous...

— De quelle façon ?

— Je ne sais pas... Mais ce qui est certain, c'est que Koalwink n'acceptera pas la bonne leçon que vous lui avez donnée !

— Il ne l'acceptera pas ?... Il l'a déjà acceptée, il me semble !.. J'ai été fort étonné de ce qu'il n'ait pas riposté... Cet individu est aussi lâche qu'il est brutal...

— Cela, je le savais depuis longtemps et, pour ma part, je ne suis pas étonné du tout de ce qu'il n'ait pas riposté après avoir constaté à ses dépens que vous n'aviez pas peur de lui... Mais il se vengera à sa manière...

— Et quelle est sa manière ?

— Malaise !

— Vous voulez dire par là qu'il se vengera d'une façon détournée, je suppose ?

— Précisément...

— Eh bien, je me tiendrai sur mes gardes...

— Vous ferez bien, car vous devez vous attendre à être attaqué à n'importe quel moment...

— Vous pensez que Koalwink cherchera à me faire assassiner par des gens à ses gages ?

— Ce ne serait sans doute pas la première fois qu'il ferait une chose de ce genre ! répondit le docteur en hochant la tête avec un air préoccupé. Les mœurs ne sont pas les mêmes ici qu'en Europe... Vous ne connaissez pas encore les Malais !

— Mais Koalwink n'est qu'à demi Malais...

— Sans doute... Mais il n'en est pas moins dangereux pour cela et, je vous le répète encore une fois, je ne saurais trop vous conseiller de faire attention...

CHAPITRE CCCLVIII

LES ORCHIDEES NOIRES

Claus De Groot attendait avec impatience de recevoir des nouvelles de sa fiancée.

Un matin, en entrant dans la salle à manger de son bungalow, il vit une lettre sur la table.

Espérant que c'était une lettre de Juliana, il s'approcha vivement pour la prendre, mais son espoir fut déçu dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur l'enveloppe.

Ce n'était point l'écriture de Mademoiselle Heydenrich.

D'ailleurs cette lettre ne pouvait être venue par la poste, car elle ne portait aucun timbre.

Il ouvrit l'enveloppe, déplia la feuille de papier qu'elle contenait et prit connaissance du message.

Ce qu'il lut parut lui causer un grand étonnement et il examina attentivement la lettre avant de la replier et de la serer dans son portefeuille.

Dès qu'il eut pris son déjeuner, il sortit et se rendit à son bureau comme de coutume.

En arrivant, il dit à Monsieur von Agelberg :

— J'ai une nouvelle bien inattendue à vous annoncer, Monsieur le directeur.. Figurez-vous que j'ai reçu une invitation de Koalwink !... Que dites-vous de cela ?

— Il vous a adressé une invitation ? s'exclama Monsieur von Agelberg avec un air stupéfait. Quelle espèce d'invitation ?

— Il m'invite à venir visiter une collection d'orchidées.

— Voilà une chose inattendue, en effet... Il faut reconnaître que cet homme ne manque pas d'obstination... Vous voyez bien qu'il veut à tout prix se lier avec vous !

— On le dirait.... Mais c'est quand même bien étrange, car j'ai entendu dire que Koalwink n'invite jamais personne chez lui et qu'il est aussi difficile de pénétrer dans sa maison que dans une forteresse !

— Cela est parfaitement exact...

Claus retira la lettre de son portefeuille et la tendit au directeur.

— Veuillez lire vous-même, Monsieur Van Agelberg, dit-il.

Le directeur se mit à lire, puis il remarqua :

— Il s'exprime d'une façon tout à fait amicale... Il semblerait donc qu'il ne vous garde pas rancune du coup de cravache dont vous l'avez gratifié... Mais cela m'étonne beaucoup.. Je croyais qu'il ne vous aurait jamais pardonné cela...

— Je le croyais aussi..

— Et, avez-vous l'intention de vous rendre à cette invitation ?

— Je ne sais pas.. Je n'en ai pas grande envie...

— Moi, je vous conseillerais plutôt d'y aller.. Après la correction que vous lui avez infligée, vous n'avez pas de raison de lui garder rancune et il toujours préférable d'entretenir de bons que de mauvais rapports avec les gens, même avec ceux envers qui l'on n'éprouve aucune sympathie...

— En principe, je reconnais volontiers que vous avez raison, Monsieur le directeur.. Mais ne m'avez-vous

pas dit vous-même, peu de temps après mon arrivée à Java, que Koalwink était un homme qu'il convient d'éviter autant que possible.

— Certainement... Aucun de nous ne voudrait l'avoir pour ami... Mais, dans le cas présent, il me semble qu'il y aurait lieu de faire une exception passagère à cette espèce d'ostracisme.. D'ailleurs, les orchidées de Koalwink sont une véritable merveille et, à votre place, je n'hésiterais pas à profiter de cette occasion d'aller les admirer... Je vous assure que vous verrez quelque chose de très intéressant... Koalwink s'occupe surtout de la culture des orchidées de pleine terre et il en possède une espèce qui n'existe nulle part ailleurs...

— Peut être pourrait-on lui en prendre quelques plants ?

— Je crois que ce serait bien difficile !

— Dans quel but cultive-t-il ces fleurs ?.. Est-ce qu'il les exporte

— Je ne le pense pas, en tout cas, je l'ai jamais entendu dire... Mais je sais qu'il fabrique, au moyen de certaines fleurs, un extrait de grande valeur pour la parfumerie...

— Ah ?

— Je crois deviner, à l'expression de votre visage, que vous songez à faire des affaires avec Koalwink, Monsieur Groot !

— C'est-à-dire... non... pas directement avec Koalwink, répondit le jeune homme avec un air pensif.

Monsieur Agelberg se mit à rire.

— Je vous assure que je ne verrais aucun inconvénient à ce que vous fassiez des affaires avec lui ! affirma-t-il. Les affaires sont les affaires et n'ont rien à voir avec l'amitié... Cela pourrait vous être très profitable et cela vous ferait gagner une expérience qui ne serait pas à dédaigner...

Finalement, Claus se décida à accepter l'invitation du planteur et, le matin suivant, il monta en voiture pour se rendre à sa résidence.

Les plantations de Koalwink se trouvaient à une assez grande distance de la ville et la maison s'élevait au milieu d'un grand parc.

Quand le jeune homme descendit de voiture devant l'entrée de la villa, Koalwink accourut aussitôt pour le recevoir.

Il le salua avec la plus grande cordialité et s'exclama :

— Je suis bien content de vous voir, Monsieur Groot... Donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie... J'espère que vous voudrez bien me permettre de vous inviter à prendre une petite collation avec moi ?

Le jeune homme aurait préféré se borner à visiter la collection d'orchidées, mais il ne voyait pas le moyen de refuser la collation qui lui était offerte avec tant de politesse. Il pénétra donc dans la maison dont l'intérieur était aménagé avec le plus grand luxe.

Dans la salle à manger, la table était déjà préparée.

— Vous avez certainement dû être assez étonné en recevant mon invitation, dit le métis. Mais je n'ai pu faire autrement que de reconnaître que c'était moi qui m'étais mis dans mon tort le soir où ce regrettable incident est arrivé... J'avais un peu trop bu et je n'étais pas dans mon état normal... Je vous en fais mes excuses et maintenant, si vous voulez bien, oublions tout cela et n'en parlons plus...

Ce disant, Koalwink tendit la main à Claus qui la serra rapidement.

Puis les deux hommes se mirent à table et les domestiques malais commencèrent de servir le repas qui ne consistait qu'en mets des plus recherchés. Ce n'était

nullement une simple collation, comme le planteur l'avait annoncé, mais un véritable banquet d'apparat. Les plats innombrables que les serviteurs apportaient étaient accompagnés de vins les plus précieux.

Koalwink se mit à parler de ses orchidées. Tout d'abord, Claus l'écouta avec intérêt, mais, tandis que le déjeuner se prolongeait, il commençait à éprouver une sorte de lassitude physique assez désagréable. Quoi qu'il ne fut guère plus de midi et qu'il eut passé une nuit excellente, il avait envie de dormir et il avait peine à garder les yeux ouverts. Mais il se disait que ce devait être l'effet de la chaleur et du champagne, et que cela ne tarderait pas à se passer.

Il aurait bien voulu s'étendre pour une demi-heure sur un divan qui se trouvait dans un angle de la vaste pièce et, plusieurs fois, son regard se porta de ce côté.

— Vous paraissez un peu fatigué, Monsieur Groot, dit tout à coup le métis...

— Un peu, oui... Je ne suis pas habitué à boire du vin dans la journée...

— Vraiment ?... Pourtant, en général, le champagne excite plutôt...

— C'est vrai, mais il me semble que cette fois, cela m'a fait l'effet contraire...

— C'est parce que vous n'en avez pas bu assez, Monsieur Groot !... Prenez-en encore un peu !

Et, sans attendre la réponse du jeune homme, Koalwink remplit de nouveau les verres.

— A votre santé, Monsieur Groot ! s'exclama-t-il en levant le sien.

Claus fit de même et vida sa coupe.

— Maintenant, nous irons voir les orchidées, reprit le planteur. Après cela, vous pourrez vous reposer tout à votre aise...

Les deux hommes se levèrent et sortirent de la maison.

Ce que voyait Claus le remplissait d'admiration. Les orchidées étaient entourées de haies aussi hautes qu'un homme, elles étaient groupées par espèces et elles répandaient dans l'air un parfum enivrant.

— Splendide ! disaient le jeune de Groot, en extase devant ce ravissant spectacle.

— Oh ! cela va encore devenir plus beau ! répondit Koalwink le guidant de parterre en parterre.

Une odeur grisante planait sur cet éden.

Les sens éperdus, Claus de Groot respirait ces effluves embaumées ; il se sentait écrasé par la splendeur éblouissante du matin. Sa fatigue devenait d'instant en instant plus grande. Il avait l'intention de prier son compagnon de bien vouloir remettre la suite de la visite à plus tard, quand celui-ci annonça :

— Maintenant vous allez voir la plus belle ! Je l'ai réservée pour la fin.

Et il entraîna son visiteur vers un parterre ombragé par les grands arbres bordant l'allée.

Des chaises longues de rotin couvertes de coussins multicolores engageaient au repos et, s'il l'eut osé, Claus se serait laissé tomber sur l'une d'elles, mais son hôte l'en empêchait et l'emmenait plus loin.

— Oui, vous vous reposerez, mais avant vous devez venir admirer mon orchidée noire du diable ; c'est moi qui l'ai créée et baptisée ainsi.

Les deux hommes ne tardèrent pas à se trouver devant cette fleur miraculeuse.

— Eh bien ! Qu'en dites-vous ? demanda Koalwink avec un petit rire orgueilleux.

Claus était abasourdi. La beauté étrange de cette plante, le plongeait dans une stupeur infinie. Il ne trouvait pas un mot.

Rien de semblable ne pouvait exister dans le monde et, en cela, il ne se trompait pas.

Cette orchidée était toute noire, d'un noir absolu, et son cœur semblait formé d'une goutte de sang. Il béait d'admiration.

— Quelle merveille ! répétait-il tout bas. Koalwink jouissait de l'émerveillement de son hôte.

— Les jardiniers les plus experts ont déclaré que cette création était unique, déclara-t-il.

— Elle l'est sûrement, répondit Claus, qui ne pouvait détacher les yeux de cette fleur dont l'aspect était fantasmagorique.

Koalwink posa alors la main sur son bras.

— Venez, maintenant, nous allons nous reposer et si cela vous intéresse je vous expliquerai comment j'ai obtenu cette fleur.

— Cela m'intéresse plus que je ne puis vous le dire, assura Claus, dirigeant ses pas vers l'endroit où il avait vu les chaises-longues.

Le jeune hollandais se laissa tomber sur l'une d'elles, tandis que son hôte s'asseyait sur une chaise de jardin.

— Allons, mettez-vous à l'aise, Monsieur De Groot, je ne vous en voudrais pas si vous vous endormez pendant mon exposé. Je recommencerai ensuite si c'est nécessaire.

— Vous êtes bien bon, Monsieur Koalwink, j'espère que je ne m'endormirai pas, j'ai seulement besoin de fermer les yeux, mais je n'ai pas sommeil.

— Fermez les yeux, cela calme, je connais cela. Le parfum des orchidées est soporifique au plus haut point.

Claus se mit à l'aise. Pendant que, les yeux fermés, les membres détendus, il écoutait vaguement l'exposé de Koalwink, celui-ci se jeta à corps perdu dans la description de ses travaux sur les orchidées noires. Il le faisait avec un luxe de détails inouïs et sa voix monocorde arrivait à l'oreille de son auditeur comme une musique lointaine.

Bientôt le jeune hollandais fut incapable de suivre l'exposé de son hôte.

Lourde, toujours plus lourde, l'atmosphère l'écrasait, tombait sur lui comme une chappe de plomb et il n'avait plus le courage de lutter... Les mots ne parvenaient plus jusqu'à son esprit; ils n'étaient plus qu'un bourdonnement confus le berçant... puis il n'entendit plus rien... plus rien...

Il dormait...

Alors Koalwink s'approcha de lui, saisit sa main doucement et la laissa retomber puis, avec un ricancement cynique, il murmura :

— Mon orchidée du diable a bien travaillé. Il est si doux de la sentir, de se griser de son arôme. Il est bien douloureux de recevoir un coup de fouet, mais bien plus dangereux qu'un coup de fouet est ce doux poison. Dormez en paix, jeune homme.

Il s'éloignait, abandonnant de Groot à son sommeil. La respiration du dormeur devenait, d'instant en instant, plus courte, des gouttes de sueur perlaient sur son front pâle comme de la cire, ses yeux se gonflaient...

Dans le silence mortel régnant alentour, son souffle résonnait comme un râle sortant de sa poitrine oppressée.

Un pas léger et rapide fit crisser le gravier de l'allée.

C'était Koma... Elle s'approcha de lui, et, doucement, écarta les cheveux du jeune homme, qui se collaient sur son front moite; anxieusement, elle considéra le visage décomposé du jeune homme; elle l'appela, mais il ne l'entendait pas.

Alors, elle regarda autour d'elle comme pour chercher de l'aide... L'odeur enivrante de l'orchidée noire avait commencé son œuvre perfide... Koma n'ignorait pas que le danger était mortel. Le métis, lui-même, le

lui avait avoué. Affolée, elle souleva la tête de Claus de Groot et cria dans son oreille :

— Monsieur ! Monsieur ! écoutez ! il faut fuir...

Elle lui frottait les tempes, détachait son col. La respiration de Claus redevenait normale et lentement il sortit de son engourdissement.

L'esprit absent, éperdu, il considéra la danseuse.

— C'est moi, Monsieur, c'est moi Koma, je veux vous aider à sortir d'ici.

Elle l'aidait à se lever.

Il chancelait.

— Appuyez-vous sur moi, Monsieur...

Sans forces, l'esprit encore absent, le jeune homme se laissait conduire. Une faiblesse douloureuse, alourdisait tous ses membres.

Koma l'entraînait, le portant à demi, vers un groupe de palmiers, sous lesquels une source jaillissait. Elle savait que le jeune homme ne pourrait aller plus loin et elle sentait que ses forces la trahissaient doucement. Elle le fit s'étendre à terre, courut à la source, arracha le mouchoir qu'elle portait autour de la tête, le plongea dans l'eau et le posa sur le front de Claus.

Elle refit plusieurs fois ce même geste, lui rafraîchissant les yeux également, puis elle poussa un soupir de soulagement, quand enfin elle le vit les ouvrir.

Il fallut encore un long moment avant que le hollandais eut repris complètement ses esprits.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Comment vous sentez-vous, Monsieur, pouvez-vous vous lever ?

Il fit un effort, et, avec l'aide de la femme y parvint.

— Pourrez-vous marcher ?

— Je vais essayer... la maison de Koalwink n'est pas loin...

— Pas dans sa maison, Monsieur, il ne faut pas y

aller, ce serait aller à la mort.

Il la considéra avec étonnement.

— Que voulez-vous dire ?... ma mort... ? que s'est-il passé ?... Où est Koalwink... ?

— Je ne peux pas vous donner d'explications, le temps presse... vous devez fuir cette Maison, vous devez essayer d'atteindre la plantation...

Plusieurs heures de marche à faire sous un soleil de plomb !!...

Claus de Groot ne comprenait rien..., il était d'ailleurs incapable de réfléchir... Il se laissait guider par Koma...

Enfin, à demi morts de fatigue, ils arrivèrent au bungalow de de Groot.

— Monsieur, vous devez vous coucher tout de suite dit Koma, emmenant le jeune hollandais sous la véranda. Et tendis qu'il s'étendait sur une chaise-longue, elle alla chercher du whisky et de l'eau.

— Merci, Koma et, maintenant, racontez-moi ce qui s'est passé.

— Vous avez été victime d'un attentat, Monsieur ; le planteur Koalwink a voulu se venger du coup de fouet que vous lui avez donné un jour ; je l'ai deviné, Monsieur et je vous ai suivi, j'ai tout vu, je vous ai vu auprès de l'orchidée du diable dont le parfum est mortel, quand on le respire ; c'est pour cela que je suis venue à votre aide.

Claus la considérait avec étonnement.

— Vraiment, c'est bien comme tu me le dis ; tu en es sûre, Koma ?

La danseuse mit une main sur son cœur et affirma :

— C'est la vérité, Monsieur.

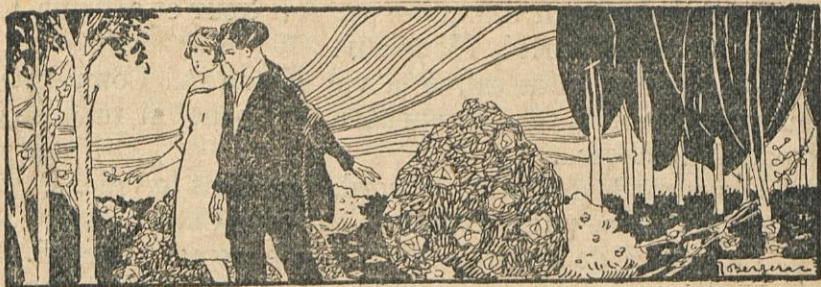
— Alors tu m'as sauvé la vie, Koma ?... Comment pourrai-je jamais te récompenser ? Dis-moi si tu désires quelque chose...

Les regards de Koma se perdaient dans le vide...

— Eh bien, parle Koma ! insistait Claus.

Le regard de la femme se posa doucement sur lui.

— Monsieur, je n'ai qu'un désir, c'est de rester auprès de vous.



CHAPITRE CCCLIX

UNE VILAINE SURPRISE.

Clara se tenait assise près de son père qui la regardait avec un air plein de compassion et de tristesse. L'état lamentable dans lequel elle se trouvait avait empêché Monsieur Donati de lui adresser le moindre reproche à usujet de sa fugue.

— Calme-toi, ma pauvre enfant ! lui disait-il sur un ton affectueux. Maintenant, tout est fini et tu ne dois plus penser à ton mari...

— Ah !... Je ne suis même plus digne de ton affection, papa ! gémit la malheureuse, sans cesser de pleurer.

— Ne dis pas de choses absurdes, Clara !... Raconte-moi plutôt ta triste odyssée... Comment se fait-il que tu te sois trouvée réduite à chercher un emploi de gouvernante ?

La comtesse hésita encore un instant, puis elle raconta à son père tout ce qui était arrivé depuis le jour où Esterhazy était parti sans elle après lui avoir soutiré les dix mille francs qu'elle avait apportés.

— Eh bien, conclut l'industriel, après avoir attentivement écouté le navrant récit. J'espère bien que maintenant, tu dois être pleinement convaincue de ce